

## *Te voir et te revoir, encore*

**L**e lendemain, nous cheminions, mon père et moi vers l'échoppe de mon cousin. Nos serviteurs nous escortaient, les ânes portaient mes bagages et des marchandises.

Tout en marchant, je prolongeais les méditations de la nuit. J'avais peu dormi, mon esprit essayait de concevoir ce que serait mon existence future. Je passais de la vie insouciante d'un fils de riche à la vie active d'un commerçant. Je m'excitais à l'idée de m'enrichir, de devenir quelqu'un d'aussi important que mon père.

Par-dessus toutes ces pensées mercantiles, mon cœur projetait une image charmante, la souvenance d'un regard entrevu une demie seconde. Je l'imaginais nue et parfumée dans mon harem<sup>2</sup>, son cœur battrait en harmonie avec le récital des oiseaux et le chant des jets d'eau dans le patio. Mes mains frétilaient à l'idée de caresser longuement son corps svelte et juvénile. Puis, au fil des années, elle deviendrait bien en chair, et j'aurais encore plus à aimer, à exciter, à contenter.

Une modification de la luminosité me fit reprendre conscience avec le présent.

Nous étions arrivés sur la placette, notre cousin se précipitait au-devant de nous, portant sur un plateau de cuivre martelé le pain et le sel.

Mon père s'arrêta, s'inclina respectueusement vers notre cousin

2 Harem : appartement des femmes chez les musulmans ou ensemble des femmes vivant dans cet appartement.

moins aisé. Il tendit les mains au-dessus du plateau et il bénit les mets simples, symboliques.

Puis, il s'adressa à notre cousin, le salua, échangea avec lui les salamalecs d'usage.

La populace se massait autour de nous, écoutant, épilquant. Les yeux brillaient, les langues voletaient dans les bouches commentant les vêtements, les serviteurs, les ânes, les marchandises...

Moi, tout en faisant semblant de participer aux salutations, je n'avais d'yeux que pour une ombre en haillons, clapie entre d'autres haillons.

Ma fée restait là, cachée, se sentant en sécurité, blottie entre d'autres miséreux.

Elle était tellement absorbée par le spectacle que nous offrions qu'elle n'avait pas remarqué que mes yeux étaient rivés sur elle.

J'avais tout le temps d'observer les lignes délicates de son nez, la rondeur juvénile de ses joues, les cheveux un peu fous qui se riaient du soin apporté à la coiffe. Elle n'était pas encore femme, elle pouvait se permettre de sortir tête nue.

Un frisson la parcourut, elle porta la main à la nuque en un geste charmant. Ses doigts effilés pénétrèrent la masse épaisse de ses cheveux, caressèrent la peau dorée de son cou. Une bouffée de jalousie m'oppressa ! Combien j'aurais voulu être à leur place pour prendre possession de tant de beauté.

Je vis ses yeux s'immobiliser, s'arrondir. Malgré la lumière, ses pupilles se dilatèrent. Elle me fixa, immobile et pourtant tendue, prête à bondir tel un lapereau clapi dans un trou à l'approche d'un danger.

Nous étions face à face, oublieux de la populace bavarde et bruyante.

De traquée, elle devint confiante, apaisée... Avant de devenir chasseresse !

L'innocente demoiselle se sentit désirée, donc belle.

Ses yeux s'arrondirent un peu plus avec un léger pli. Ses lèvres s'épanouirent, ses joues rosirent. Ses lèvres s'étirèrent en un timide sourire creusant les joues d'une radieuse fossette.

Elle inclina légèrement la tête montrant sa confiance, son écoute, avec la même précision qu'un archer ajustant ses traits.

Mon père et mon cousin avaient cessé leurs salamalecs, ils se mirent en route, côte à côte.

La foule bougea, s'ouvrit pour leur laisser passage.

Mon djinn disparut dans le mouvement. Le ciel en était obscurci, mes lèvres retombèrent, mes yeux redevinrent mobiles. Mes pieds s'agitèrent, se posèrent dans les pas de mon père.

L'heure suivante ne fut pas propice aux méditations, à la rêverie.

Il fallut visiter l'échoppe et les entrepôts, décharger les marchandises, en noter et certifier l'inventaire. On me fit visiter ma chambre, claire et spacieuse, ouvrant sur les toits et les terrasses.

Une douce brise éloignait de mon cœur la tristesse causée par l'envol du nid familial.

Après le repas du soir, mon père et nos serviteurs s'éloignèrent dans la lueur vacillante des torches.

Sur la place, je cherchais en vain mon farfadet. Mon cœur était en paix, je savais que je la reverrais.

Je m'endormis, les poings serrés, retenant son sourire, l'éclat de ses yeux, le sillon à la fois ensoleillé et sombre de sa fossette.

quartier pauvre mais prometteur. Mon oncle, si nous faisons vite, nous pouvons offrir un peu plus au père de Aïcha, prendre possession de la maison, l'aménager et ouvrir une échoppe.

– Mon neveu, es-tu vraiment prêt à prendre ce risque ?

– Oui, mon oncle. Mon père couvrira sans peine tous ces frais et il approvisionnera cette boutique. Mais, mon oncle, je désire t'associer à cette affaire. Et il faut faire vite, au matin, l'usurier – que son nom soit maudit – prendra possession de cette demeure. Cette nuit, il me faut convaincre le père, racheter sa dette.

– Très bien mon neveu, tu as mon entière confiance. Je te prête de suite de quoi acheter cette maison. Je connais ces hommes de réputation ; prends garde à ce que le père ne dépense immédiatement ce que tu vas lui donner. Prends des serviteurs et des torches.

Avec un sourire coquin, l'oncle ajouta :

– Il ne te manquera plus qu'une bonne épouse.

§§§§§§§§

**P**rofitant du coucher de soleil sur la terrasse avec mon épouse et notre futur enfant – Dieu veuille que ce soit un fils –, je replongeai avec délices dans ces souvenirs.

Le père de Aïcha n'hésita pas à me vendre la maison et sa fille. Je restai dans la maison avec cet homme et mes serviteurs jusqu'au matin. Je craignais que cet homme n'aille tout dilapider.

Assis sur la terrasse – cette terrasse –, la tête emplie de rêves, je songeai à mon farfadet, à Aïcha – que son nom soit béni.

Elle dormait sûrement, bien à l'abri dans la cuisine, le ventre plein.

Son ventre, je l'imaginai à la fois plat et bien en chair. J'avais des fourmillements dans les doigts à la seule pensée d'une peau lisse et dorée. Je m'imaginai déposer une pierre précieuse au creux de son nombril en échange de mille baisers. Coquin, je laissai ma pensée glisser plus bas, vers des zones inconnues. J'étais impatient d'être initié à une caverne chaude et humide, au calice de sa fleur, où je pénétrerai empli de curiosité, de vigueur, de désir et d'amour.

À l'aube, l'usurier – que son nom soit maudit – arriva, tout souriant, se frottant les mains.

Il eut un hoquet en me voyant.

Sans le saluer, je fis un signe.

Un serviteur alla déposer dans sa main une bourse contenant un peu plus que la valeur des chamelles.

L'usurier – que son nom soit maudit – compta le contenu de la bourse. Il hocha la tête de satisfaction et il s'éloigna.

Le père de Aïcha me regarda implorant.

Un autre signe, une autre bourse changea de main.

Le serviteur ajouta :

– Mon maître est généreux. Il prendra soin de ta fille. Pars et que l'on ne te voit plus jamais. Plus jamais !

Le soleil était encore bas sur l'horizon quand je revins à l'échoppe de mon oncle.

Je contai les marchandages, l'achat, les travaux à finaliser et les marchandises à acquérir pour constituer un stock.

Avec un regard salace, mon oncle demanda :

– Et la fille ?

– Mon oncle, comme je te l'ai dit, j'ai donné quelque argent au père pour l'acquérir. Si tu le permets, elle fera partie de ta maison jusqu'à ce que j'emménage à ma nouvelle échoppe.

– En attendant, s'inquiéta mon oncle, que vas-tu en faire ? Désormais, c'est ton esclave ; tu es jeune, vigoureux ; elle est encore vierge...

– Mon oncle, permet à tes servantes de transformer cette herbe sauvage en une rose parfumée.

– Qu'il en soit ainsi mon fils.

Ce soir-là, les servantes prirent soin d'Aïcha. Elles la baignèrent, la parfumèrent, la parèrent de voiles de soie.

Quand mon oncle me donna congé, les servantes conduisirent Aïcha dans ma chambre. Quelques lampes à huile diffusaient une lumière dorée. La fenêtre laissait passer la brise nocturne.

J'étais assis sur ma couche, le dos calé par des coussins.

La porte s'ouvrit.

Les servantes poussèrent Aïcha et elles refermèrent la porte en gloussant.

Où était mon djinn, mon farfadet ?

Devant moi, une jeune femme splendide, intimidée, recouverte de lin le plus fin et de soie, attendait mon bon plaisir.

À cette époque, j'étais jeune. À part quelques gourgandines, j'étais inexpérimenté.

La jeune fille se redressa fièrement. Elle demanda :

– Maître, que dois-je faire ?

De derrière les cloisons, une cithare<sup>3</sup> égrena une musique langoureuse.

En remerciant mentalement mon oncle, j'ordonnai :

– Danse.

Déjà, mon farfadet ondulait au rythme de la musique.

Son corps semblait être une fumée d'encens, s'élevant et retombant au rythme de la musique.

Quand Aïcha virevolta sur elle-même, les tissus se relevèrent, dévoilant ses chevilles, quelquefois ses mollets ronds et fermes.

Qu'elle était belle !

Mon cœur se mit à battre, mon souffle s'accéléra, une chaleur de bon aloi s'éveilla bien plus bas que mon estomac.

La musique s'accéléra.

Les voiles se soulevaient en suivant le rythme.

Je pus brièvement admirer les longues jambes minces et musclées, fuselées.

Les voiles se soulevaient un peu plus... Retombaient... Se soulevaient à nouveau. J'aurais voulu être une brise pour les soulever longuement ; être une brise pour remonter le long des jambes, des cuisses. Être une brise pour me charger du parfum de son intimité, de sa fleur. La brise n'est-elle pas chargée du parfum des roses et des glycines ?

Mon djinn s'essoufflait, mais la musique ralentit. Les voiles retombèrent définitivement.

Ma déception devait être apparente, car mon farfadet éclata de rire.

<sup>3</sup> Cithare : instrument à cordes que l'on pinçait avec les doigts ou un plectre d'os ou de métal et dont la caisse de résonance était, à la différence de celle de la lyre, une caisse en bois prolongée par deux bras épais destinés à amplifier le son.